

SUITE DEPECES

Bulletin météorologique.

Washington, 15 septembre.—Indications pour la Louisiane—Tempé- rament; plus chaud dans la partie nord; vents variables légers et frais.

Arrivée des restes de l'impératrice d'Autriche à Vienne.

Vienne, Autriche, 15 septembre.—Le train funèbre est arrivé à dix heures du soir. Le prince Von Liechtenstein, grand maréchal de la cour, les officiers de l'état-major et une garde d'honneur attendaient à la gare drapée de crêpe.

Les membres du clergé ayant béni le cercueil le cortège s'est mis en marche pour le Hofburg. Des troupes formaient la haie et la foule était immense. Tous les assistants gardaient un silence respectueux. Les soldats ont présenté les armes au passage du cercueil. Les rues étaient décorées d'une façon imposante.

Au palais de Hofburg le cercueil a été transporté à la chapelle. L'empereur François-Joseph et d'autres personnages s'étaient rendus du château de Schoenbrunn à la chapelle pour assister à la bénédiction du corps. Les secues à la gare, dans les rues et près du Hofburg étaient tristes et solennelles. Bien n'a été omis. Les cérémonies ont été longues et impressionnantes.

Il n'y avait pas de musique et le silence n'était troublé que par les roulements des tambours volés de crêpe, les sanglots réprimés des assistants et les commandements des officiers qui retentissaient brève, quoique donnés d'une voix contenue.

A l'arrivée du cercueil dans la chapelle le chœur a chanté le "Miserere". L'arrivée de l'empereur n'avait pas été annoncée au public. Il était accompagné de ses filles et de ses gendres.

Après la bénédiction les assistants ont quitté la chapelle, excepté l'empereur et les proches qui sont restés près du cercueil jusqu'à minuit. Il est alors reparti pour le château de Schoenbrunn.

Parmi les couronnes envoyées celle du président McKinley a attiré l'attention. Les couleurs américaines l'entouraient et elle portait l'inscription suivante: "Du Président des Etats-Unis—Un tribut de sincère sympathie à la mémoire d'une bienfaisante et noble dame."

Toutes les fêtes préparées pour le jubilé de l'empereur François-Joseph sont contremandées.

L'empereur passera six mois dans une retraite absolue. Il ne s'occupera que des affaires de l'Etat. Il ne prendra même pas part aux choses aux quels qui ont lieu habituellement en automne.

Occupation de Fashoda par les Français et les Abyssins.

Londres, 16 septembre.—Le correspondant du "Daily Mail" à Constantinople écrit: On reçoit à Constantinople la nouvelle de l'occupation de Fashoda, une ville située au sud de Khartoum, sur le Nil Blanc, par l'expédition française commandée par le major Marchand et 10,000 Abyssins commandés par le Ras Makonnen, le premier général de l'empereur Ménélik.

L'état de M. Bayard.

Dedham, Massachusetts, 15 septembre.—Quoique l'état de M. Bayard n'ait guère changé aujourd'hui il n'en baisse pas moins constamment, et on croit maintenant qu'il ne pourra pas vivre beaucoup plus longtemps.

Comparaison de l'assassin de l'impératrice d'Autriche devant le tribunal correctionnel.

Genève, Suisse, 15 septembre.—Luchezini, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, a comparu aujourd'hui devant le tribunal correctionnel.

Il est entré dans la salle en souriant, a salué le public d'un geste de main et a demandé au président du tribunal, en bon français, un interprète.

L'interrogatoire de l'assassin semble démontrer un complet dans lequel sont impliqués des anarchistes italiens.

Troubles sérieux en Chine.

Londres, 16 septembre.—Le correspondant du "Daily News" à Shanghai annonce que d'après des avis reçus des troubles sérieux ont éclaté à Ho-Chi.

Les missions américaines et françaises ont été attaquées et ces dernières ont été brûlées.

Retour de soldats espagnols.

Madrid, Espagne, 15 septembre.—Le vapeur Léon XIII est arrivé de Santiago de Cuba à Vigo avec le général Toral et 2478 officiers et soldats.

A Fashoda.

Londres, 16 septembre.—Le correspondant spécial du "Daily News" qui accompagne les forces anglo-égyptiennes dans le désert, nous a obtenu un interview du capitaine du bateau revenu de Fashoda, et que la description qu'il a faite du drapeau flottant sur la ville ne laisse aucun doute sur le fait que c'est un drapeau français.

Le capitaine dit que les hommes de la garnison de Fashoda ont menacé et qu'ils auraient voulu son bateau s'ils avaient eu un canon.

Après être sorti de la zone de tir de la garnison le capitaine s'est rendu à terre. Il a appris de natifs que des soldats européens et une centaine de Sénégalais avaient chassé les Derviches de Fashoda, en avaient tué cent et avaient mis les autres en déroute.

Arrestation imminente.

Paris, France, 15 septembre.—"L'Aurore", le journal de M. Clémenceau, annonce l'arrestation imminente d'un officier ayant aidé à la préparation du dossier Dreyfus.

A la remorque.

Queenstown, Irlande, 15 septembre.—Le vapeur Aurania, de la ligne Cunard, parti de New York le 8 septembre pour Liverpool, a été signalé au large de la côte d'Irlande à la remorque d'un autre bâtiment.

Le Teutonic, de la ligne White Star, qui est parti cette après-midi de Queenstown pour New York, a aperçu l'Aurania au sud-ouest de Brow Head. C'est avec difficulté que les signaux du vapeur de la ligne Cunard ont été compris, à cause du brouillard.

Le Teutonic a changé sa route afin de prévenir le poste des signaux. On croit que, selon toutes probabilités, l'Aurania gagnera le port de Queenstown. On suppose que le vapeur Russia, de la ligne Internationale, qu'on attendait ce matin, remorque l'Aurania. On éprouvait quelques inquiétudes, car le paquebot était déjà en retard de quarante heures. On l'attend demain matin.



PHANOR BREAZEALE.

Scrutin préliminaire dans le quatrième district congressionnel.

Dépêches spéciales à l'Abeyille.

La lutte a été chaude dans le quatrième district congressionnel de la Louisiane comprenant les douze paroisses de Bienville, Bossier, Caddo, De Soto, Grant, Natchitoches, Rapides, Red River, Sabine, Vernon, Webster et Winn. Le représentant actuel de ce district est M. Harry W. Ogden, de la paroisse de Bossier, qui a succédé au juge Blanchard.

D'après les dépêches qui nous arrivent le choix de M. Phanor Breazeale semble probable. Nous les reproduisons ci-après:

Alexandrie, 15 septembre.—Les élections préliminaires démocratiques ont eu lieu sans troubles. Le nombre des votants est faible, excepté à Forest Hill, où 91 citoyens se sont présentés au scrutin. Breazeale y a obtenu 90 suffrages et Sutherland 1.

A Lecompte—Breazeale, 1; Sutherland, 10; Ogden, 3.

A Boyce—Breazeale, 27; Ogden, 12; Sutherland, 6.

A Cheneyville—Breazeale, 27; Sutherland, 18; Ogden, 4.

A Alexandria—Breazeale, 190; Sutherland, 106; Ogden, 4.

311 électeurs, sur un total de 430, ont pris part au scrutin à Alexandria.

—Mansfield, 15 septembre.—Le résultat officiel du scrutin dans le quatrième ward est le suivant: Sutherland, 90; Ogden, 25; Breazeale, 9.

D'après les meilleures informations obtenues Sutherland aura une majorité de deux cents voix dans la paroisse de De Soto.

Alexandrie, 15 septembre.—A Pollock et à Antonio, dans la paroisse de Grant, Sutherland a obtenu une majorité de 175 voix sur Breazeale.

A Rivers Spur Sutherland a battu de 44 voix ses concurrents.

Mort de Richard Busteded.

New York, 15 septembre.—Richard Busteded, un avocat et politicien autrefois fameux à New York, est mort aujourd'hui dans cette ville.

Le président Lincoln l'avait nommé général de brigade des volontaires en 1862. Il commandait sa brigade à la bataille de Yorktown.

Subséquentement Lincoln le nomma juge de district dans l'Alabama. Il avait résigné ces fonctions en 1874.

UN THEATRE EN PAPIER

Un architecte est en train de construire un immense théâtre en papier aux environs de New-York. D'après la Revue américaine "Engineering", les blocs de papier comprimé constitueraient des matériaux bien supérieurs à la pierre employée communément dans les constructions. En effet, le papier était bien plus mauvais conducteur de la chaleur que la pierre

meulière ou la brique, les constructions faites avec cette matière sont plus fraîches en été, plus chaudes en hiver que n'importe quelles autres. On enduit les blocs de papier d'une substance grasse qui s'oppose à la pénétration de toute humidité, de sorte que les maisons en papier ne sont jamais humides. Ce même papier, avant sa mise en blocs comprimés, est imprégné de sels qui le rendent entièrement ignifuge, et de produits antiseptiques qui en éloignent les microorganismes.

LA QUESTION DE L'ARGENTISME.

La paix n'est pas encore signée, les troupes expéditionnaires qui ont fait la campagne de Cuba et de Porto Rico, ne sont pas encore rentrées dans leurs foyers; l'imbroglio des Philippines qui, à lui seul, donnera peut-être plus de tracas que toutes les autres questions soulevées par la guerre, est loin d'être éclairci; et déjà la politique nous envahit de toutes parts.

Nous pensions en avoir fini avec la question de la frappe libre, illimitée, de l'argent, au taux de 16 à 1. La guerre glorieuse qui vient de se terminer, avec ses résultats étonnants, semblait l'avoir enterrée à tout jamais. Il n'en est rien. Les discussions qui viennent d'avoir lieu à Omaha, le véritable centre de l'argentisme et dans plusieurs autres grandes villes de l'ouest et du nord, nous prouvent le contraire.

Les gens sensés de tous les partis dédaigneraient de s'occuper de ce système, qui est condamné par tous les économistes sérieux, si le parti démocrate ne s'était pas, à Chicago, maladroitement compromis à ce propos, et n'avait pas fait de l'argentisme un des articles fondamentaux de sa déclaration de principes.

Comment des hommes qui ont la prétention de passer pour des êtres sérieux ont-ils l'aplomb de nous imposer comme un dollar, une pièce d'argent qui représente la 10e partie d'un dollar d'or, alors que l'argent ne vaut, en réalité, dans le commerce, que la 32me ou 34me partie du même poids d'or?

Une pareille prétention était encore plus ou moins admissible, avant la guerre, alors que nous n'avions que peu de relations commerciales avec le reste du monde. Mais, aujourd'hui, que nous sommes forcés en rapports de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, avec toutes les nations qui ont adopté, unanimement, depuis des siècles, l'étalon d'or, comment pouvons-nous adopter un système monétaire qui est la négation manifeste du leur?

Nous n'avons, évidemment, qu'à y perdre; car, si nous sommes devenus si riches, c'est grâce à l'ancien système.

On juge généralement de la valeur d'une nation, d'après celle de ses exportations. Or, nos exportations excèdent maintenant, et d'une façon permanente, nos importations. La balance du commerce est complètement en notre faveur. Donc, si nous faisons nos ventes en or, nous attirons vers nous un flot de ce métal, qui ne peut que grossir constamment et doubler rapidement notre richesse.

Comme des hommes qui se prétendent sérieux, et se proclament économistes, songent-ils, dans de pareilles conditions, à faire une expérience qui, en jetant le trouble dans toutes les valeurs, peut, en quelques années, ruiner un pays appelé à de si hautes destinées?

—Oui, mon ami, je crois qu'il est temps que ces deux grands jeunes gens soient livrés à eux-mêmes. Peut-être sera-t-il bon que James sorte aussi de tutelle et développe l'initiative dont il est capable. Nous en causerons, si vous le voulez bien.

—Est-ce que mes fils te gênent.

—Pas le moins du monde. Vous m'avez fait l'honneur de leur donner chez vous la place de leur mère, je les aime comme des fils, et je sais que ce sera une grande peine pour vous de vous séparer d'eux, mais nous ne devons pas être égoïstes; il faut songer à leur avenir.

—Ils étaient sortis de la gare; elle avait passé son bras sous le sien et l'entraînait vers le port. Jamais sa voix n'avait été aussi câline, jamais elle n'avait mieux joué la tendresse.

—Lui se souvenait de la lettre révélatrice, et la rancune de l'homme trompé subsistait au fond de son cœur.

Cependant il subsistait la séduction de la charmesse et le Pivresse des premiers temps de son mariage se réveillait en lui.

Il éprouvait un véritable soulagement à penser que tout démentait l'horrible accusation d'inceste qu'avait insinuée l'infamie créole.

Il ne pardonnait pas, mais avait conscience de sa faiblesse et était disposé à accepter les circonstances atténuantes.

LA PRESSE ALLEMANDE.

Le journal allemand ne pouvait manquer de profiter de la proposition de désarmement formulée si inopinément par le tsar pour essayer de desserer un peu les liens de l'alliance franco-russe et pour tenter un nouveau rapprochement entre Berlin et Saint-Petersbourg. Ils l'ont cependant fait un peu trop vite et un peu trop maladroitement pour que la manœuvre puisse réussir, et la presse allemande tronque et falsifie les articles de journaux français en pure perte, car ce n'est pas dans leur traduction, mais dans le texte même que l'on cherchera à se rendre compte en Russie des tendances de l'opinion française. Or ces tendances se sont aujourd'hui nettement exprimées. Les journaux français ont, donné leur entier assentiment à la généreuse initiative du tsar; tous ont rendu hommage aux sentiments élevés auxquels il a obéi. Il n'y a eu à cet égard pas plus de dissentiments en France qu'en Allemagne et dans toute l'Europe; mais si les Allemands estiment que la conférence ne peut se réunir qu'après acceptation préalable du statu quo territorial actuel, la France a bien le droit, elle, de demander une autre condition préalable: la disparition des causes qui ont déclenché sur l'Europe la folie des armements.

Letres et dépêches.

Les journaux allemands publient de curieux détails sur le nombre de lettres et de dépêches qui ont été expédiées ou reçues à Friedricherthe, à l'occasion de la mort du prince de Bismarck.

Du 31 juillet, à 8 août, plus de 3,000 télégrammes ont été reçus ou envoyés au château. Le mouvement le plus considérable a eu lieu le 1er août: 660 dépêches représentant 34,000 mots.

Le nombre des lettres et cartes reçues à Friedricherthe, pendant ces quatre jours, s'est élevé à 10,500. Quant aux couronnes expédiées par les soins de l'administration des postes, il y en a eu 547.

Cinq lignes supplémentaires avec Hambourg et trois lignes télégraphiques avec Berlin auraient été établies. Elles ont fonctionné sans interruption, nuit et jour.

Vingt-deux employés étaient occupés au maniement des quarante appareils Morse, et la recette encaissée au bureau de Friedricherthe a dépassé 10,000 marks. Du fait seul de la mort du Chancelier de Fer.

LE SACRÉ-COLLÈGE

Le Pape se parait-il, renoncé à l'idée de réunir un Consistoire et de nommer de nouveaux cardinaux.

Il y a, à l'heure actuelle, treize vacances dans le Sacré-Collège. Il y a cinquante-sept cardinaux vivants, dont trente Italiens et vingt-sept de différentes nationalités.

Deux cardinaux étrangers seulement remplissent une fonction dans la Curie: le cardinal Steinhilber, préfet de la Congrégation de l'Index, et le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande.

Parmi les cardinaux italiens, vingt d'entre eux habitent Rome; les dix autres occupent des sièges archiepiscopaux dans les principales villes d'Italie.

Le cardinal a créé cent quarante-sept cardinaux. Sous son pontificat, cent vingt-trois cardinaux sont morts.

La race à Paris en 1897.

Au cours de la période de fortes chaleurs que Paris vient de traverser, la surveillance des chiens sur la voie publique a été, sur les ordres du préfet de police, exercée avec une extrême sévérité. Aussi le nombre d'animaux envoyés en fourrière a-t-il augmenté dans de fortes proportions.

Ces instructions avaient été données à la demande du conseil d'hygiène, qui, mis en possession de la statistique de la race en 1897, avait émis le double vœu suivant: Que l'ordonnance du 30 mai 1899 (celle de M. Lozé sur les chiens) fût appliquée plus sévèrement dans tout le ressort de la préfecture de police.

Que le parquet fût instamment prié de poursuivre les propriétaires d'animaux causes d'accidents.

Plus de 1,400 personnes ont, en effet, déclaré avoir été mordues en 1897 par des chiens, des chats ou des chevaux. Beaucoup d'animaux, il est vrai, n'étaient pas enragés; 350 personnes n'en ont pas moins dû se faire soigner à l'hospice Pasteur. Six d'entre elles sont mortes, soit environ un sur cent des malades traités; mais, pour le moins, ce chiffre est encore trop élevé. On pense le réduire en continuant la guerre sans merci faite aux chiens errants, guerre qui en amena à la fourrière 5,000 en 1895, 12,000 en 1896 et plus de 17,000 en 1897.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

C'est la première fois que nous voyons, à la Nouvelle-Orléans, un théâtre donner, régulièrement, deux représentations par jour. C'est l'entreprise qu'a osée le colonel Hopkins, et il n'a pas à s'en repentir.

Les deux représentations sont également bien suivies. Il est vrai que la troupe est nombreuse et bien composée. Nous n'avons qu'à citer Sabel, Valmore, Allister et les sœurs Elinore pour en faire comprendre la valeur.

West End.

Temps superbe, hier soir, avec une délicieuse fraîcheur de l'atmosphère. Aussi y avait-il une foule énorme au West End. Les artistes de l'orchestre Paoletti, enchantés de cette affluence, s'en sont donné à cœur-joie et ont fait entendre un assaut d'entrain. On a beaucoup applaudi la grande pièce intitulée: Prise de Santiago, enjolivée d'airs patriotiques, ainsi que l'ouverture du Barbier de Séville. En somme, brillante soirée.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie, de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUX, ROUTE, P. O. Box 725.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00... Un an | \$6.00... 6 mois | \$3.00... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$16.15... Un an | \$7.50... 6 mois | \$3.96... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraisant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an | \$1.50... 6 mois | \$1.00... 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner, envoient l'adresse aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

nerais à la raison si la présence d'Edouard ne paralysait pas mes efforts.

—Vous voudriez éloigner Edouard?

—Pour quelque temps seulement. N'avez-vous pas dit que vous étiez sur le point de partir pour Paris? Proposez à M. Barriett d'emmener avec vous Edouard; il y passera avec vous une quinzaine de jours. Il connaît Paris, il vous guidera dans la visite des monuments; vous le distrairez et il reviendra guéri de cette mélancolie qui rend son commerce peu agréable et irrite son père. A son retour je mettrai sa main dans celle de James et tout le monde retrouvera sa bonne humeur.

Depuis quelques temps ils étaient descendus de voiture et c'était sur les quais que se continuait leur conversation.

M. Clifton se laissa facilement persuader. Comment aurait-il soupçonné une arrière-pensée chez cette femme qui paraissait être sous l'empire de sentiments si nobles et si touchants!

Il la regardait comme le bon ange de la maison et se répétait encore que son ami avait eu belle chance en épousant une femme pareille.

Il ne pouvait supposer que Valentine obéissait à des calculs machévolents.

Elle avait bien compris qu'Edouard dévoré de remords se repousserait, pendant quelque

temps du moins, ses avances, il était bon qu'il s'éloignât pour dissiper ses noires pensées. Elle craignait en outre qu'il ne se trahit maladroitement.

Elle se promettait bien de le ressaisir ensuite.

Pendant son absence elle agirait sur l'esprit de James, mais dans un tout autre sens que celui qu'elle avait indiqué à M. Clifton.

C'était en tout cas une trêve dont elle espérait bien tirer parti pour rester maîtresse de la situation.

Valentine n'eut pas de peine à déterminer son mari à se prêter à la combinaison qu'elle avait imaginée.

Edouard de son côté n'y fit aucune objection; il fut donc décidé qu'il accompagnerait M. Clifton à Paris.

M. Barriett et sa femme conduisirent les voyageurs au chemin de fer; James était resté à la maison.

Le premier était un peu soucieux; la jeune femme conservait toujours son inaltérable sérénité.

M. Clifton qui n'avait aucun soupçon des préoccupations auxquelles ses compagnons étaient en proie se montrait très gai.

ne vous manqueront pas à Paris.

—Oui, dit Valentine, il est bon que le mouvement de la grande ville fasse diversion à la monotonie de l'existence qui finirait par ennuyer un jeune homme.

—Nous verrons beaucoup de monde, répliqua M. Clifton, qui sait s'il ne trouvera pas une femme à son goût? Mais je n'espère pas qu'il ait la main aussi heureuse que son père.

—Toujours flatteur, ce bon M. Clifton, dit Valentine; mais vous avez raison, il faut qu'il nous ramène une Mme Edouard Barriett.

Edouard comprenait très bien que sa belle-mère voulait écarter les soupçons de son mari.

Cette duplicité répugnait à son caractère; il essaya de sourire, mais son sourire était gêné.

Il était sur le quai pendant que chauffait la locomotive.

—Messieurs les voyageurs en voiture! cria l'employé.

On se sépara et la longue ligne des wagons s'élança sur la voie.

M. Barriett et sa femme restèrent seuls.

—Pourquoi James, dit Valentine, ne nous a-t-il pas accompagnés ici?

—Je ne sais pas.

—Peut-être m'en veut-il un peu de ce que j'ai conseillé à M. Clifton d'emmener son frère?

—Ah! c'est toi qui as eu cette idée!

Ils étaient arrivés au bord de la mer.

—Mon ami dit Valentine, je me sens toute heureuse de me trouver seule avec vous. Les occasions sont si rares où nous pouvons causer à cœur ouvert!

Vous avez du chagrin, pourquoi ne le confiez-vous pas à votre femme, votre meilleure amie?

M. Clifton n'a dit que vous aviez reçu de mauvaises nouvelles de New-York. Je suis une femme bien frivole, bien étrange aux affaires; cependant, me croyez-vous incapable de vous donner un bon conseil?

M. Barriett fut tenté de lui dire qu'elle n'avait pas été si étrangère aux affaires lorsqu'elle avait épousé par intérêt un millionnaire.

Mais il avait décidé d'ajourner l'explication. D'ailleurs, s'il était certain qu'à cette époque elle avait obéi à un intérêt cupide, rien ne lui prouvait qu'en ce moment elle n'était pas sincère.

Il y avait tant d'abandon dans son langage, tant de grâce dans l'accent musical de sa voix qu'un diplomate plus habile que M. Barriett en aurait suivi le charme.

—Pourquoi, répondit-il, l'enlever de ces détails compliqués et arides d'affaires? C'est bien assez que je m'en impose la fatigue.